Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 21 (1971)

Heft: 1/2

Artikel: Moscou 1970

Autor: Bauer, Eddy

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-80659

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHRONIK CHRONIQUE

MOSCOU 1970

Par Eddy Bauer

Le XIIIe Congrès international des Sciences historiques a siégé à Moscou du 16 au 23 août 1970, sous la présidence du professeur Paul Harsin, de l'Université de Liège. Il réunissait plus de 3000 participants dont 1400 historiens soviétiques, lesquels, compte tenu d'un fort contingent de savants venus des Etats satellites européens et africains, donnèrent à ces assises scientifiques un parfum marxiste-léniniste bien marqué.

Outre les sections réunissant les spécialistes de l'antiquité, du Moyen Age, des temps modernes et de la période contemporaine, s'y trouvaient représentés les membres de certains groupes d'études particulières, tels que l'Association internationale du droit et des institutions, l'Association internationale d'histoire économique, le Comité international d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale, la Commission internationale d'histoire ecclésiastique comparée, la Commission internationale d'histoire militaire comparée, la Commission internationale d'histoire maritime, la Commission internationale de démographie historique, le Groupe d'étude d'histoire des forêts, etc. Comme on voit, à côté des menus classiques, une carte aussi abondante que variée, où chacun pouvait – ou, du moins aurait pu – satisfaire ses appétits intellectuels.

Sans même parler des effectifs américains mobilisés par le Congrès de Moscou, disons qu'en face d'une délégation française forte de quelque 200 personnes, on ne comptait pas plus d'une quinzaine de Suisses, dont quatre assistants et étudiants délégués par l'Institut universitaire de hautes études internationales de Genève. On précisera, au surplus, que nos collègues J.-Ch. Biaudet, vice-recteur de l'Université de Lausanne, et J.-F. Bergier, professeur

à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich, se trouvaient à Moscou ès qualités, le premier en tant que trésorier du Comité international des Sciences historiques, le second en tant que Secrétaire général de l'Association internationale d'histoire économique.

C'est dire que les historiens suisses étaient nettement sous-représentés à ce Congrès scientifique. D'aucuns, à l'instar de leurs collègues anglais, s'étaient refusés à faire le voyage à la suite du second «coup de Prague»; pour d'autres, se posait la question des frais en présence de la modicité des subsides alloués à l'intention de telles rencontres internationales par nos Universités, et si l'on songe qu'au marché officiel, le rouble prime le dollar d'environ 15% (!), on voit ce que cela veut dire. Il y aurait donc lieu de remédier à cette situation, par une initiative de la Société générale suisse d'histoire auprès du Fonds national de la recherche scientifique, à l'intention du XIVe Congrès international des Sciences historiques qui se tiendra à New-York en 1975. Si nous faisons cette remarque, c'est que, d'une part, nous n'avons jamais été ce que nos collègues alémaniques appellent un «Kongressefresser» et que, d'autre part, dans quatre ans, nous ne serons plus dans le cas de profiter des avantages que nous suggérons en faveur de nos après-venants.

Quoi qu'il en soit, les séances de ce XIIIe Congrès se tinrent dans les gigantesques bâtiments de l'Université Lomonosov, érigée aux abords de la capitale, dans le plus pur style stalinien, au lieu dit les Monts de Lénine. Le russe, l'anglais, le français, l'espagnol et l'allemand étaient primitivement prévus comme langues du congrès; en fait, seules, les trois premières bénéficièrent de la traduction simultanée, il est vrai, à la perfection.

Deux communications avaient été inscrites au programme de ces assises scientifiques, par des historiens suisses:

— celle du professeur Herbert Lüthy, de l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich, consacrée aux relations indo-britanniques au lendemain de la 2e Guerre mondiale, et qui recueillit toute l'attention de ses auditeurs,
— celle du soussigné, relative à l'activité de la section Armée et Foyer durant le Service actif suisse 1939–1945, présentée devant la Commission internationale d'histoire militaire comparée.

Entre temps, notre collègue L.-Ed. Roulet (Universités de Neuchâtel et de Berne) présida l'une des séances de la section «Histoire des continents», cependant que M. J.-F. Bergier participait activement aux débats institués dans le sein de l'Association internationale d'histoire économique.

*

Quant aux tendances qui se sont dégagées au cours du dit congrès, nous nous bornerons à un petit nombre de remarques.

L'extrême engouement de nos collègues français, en ce qui concerne les méthodes dites quantitatives, et l'utilisation à cet effet des ordinateurs

électroniques, nous a beaucoup frappé. Reste, toutefois, que ces méthodes et moyens ne sont applicables que pour les périodes, relativement récentes, qui nous ont légué des recensements numériques exacts et complets: introduirait-on dans les «computers», en vue d'une histoire de la guerre de cent ans, les chiffres d'effectifs allégués par Jean Froissart qu'on n'en serait pas beaucoup plus avancé, et le mieux à faire consistera à continuer de dépouiller dans les archives et dans les bibliothèques les comptes de gens d'armes, ainsi que nous en a donné l'exemple ce grand et probe érudit qu'était Ferdinand Lot.

On émettra les mêmes réserves en ce qui concerne l'application à la recherche historique des méthodes de la linguistique générale et des appareils électroniques qu'elle met en œuvre. Aurait-on devant soi des milliers de cartes perforées relevant l'emploi du mot «citoyen» à travers six et sept siècles de documents français, qu'on ne saurait établir aucune commune mesure entre le «citien» de Besançon Jehan Pourcelet qui, vers 1350, prêtait ses florins au comte Louis Neuchâtel, et le «citoyen» Saint-Just qui pérorait à la tribune de la Convention.

Le contact vivant avec les historiens soviétiques et satellites constitua pour leurs confrères occidentaux de tendance libérale, un indéniable enrichissement, mais aussi une perpétuelle occasion de surprise.

Quels que soient le sérieux et l'austérité des travaux soviétiques, il nous a semblé qu'ils relevaient davantage de la théologie que du libre examen, soumis qu'ils sont à deux axes de coordonnées absolument rigides: la «périodisation» (esclavage, féodalité, capitalisme, socialisme) et la doctrine marxiste-léniniste. Que si un Occidental s'avisait d'observer qu'il est d'autres autorités historiques que Karl Marx, il s'entendait répondre sur un ton plutôt rogue, comme, dans la tragédie de Racine, l'enfant Joas le faisait à la reine païenne Athalie: «Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.»

Ce qui mène, en histoire contemporaine, à de singulières distorsions et omissions, dès que les faits ne cadrent pas avec le dogme historique, élaboré, du reste, en dehors des historiens. C'est ainsi qu'on chercherait en vain le nom du général Vlassov dans les ouvrages dernièrement consacrés à Moscou à ce qu'on appelle la Grande guerre patriotique 1941–1945, et qu'on ne trouvera aucune mention de la forêt de Katyn, dans le chapitre d'une histoire militaire polonaise, consacré aux événements de la Deuxième guerre mondiale, que nous avons eue sous les yeux.

En ouvrant le Congrès, le 16 août 1970, le professeur E.-M. Joukov, dans son exposé-fleuve, intitulé «Lénine et l'histoire» a fourni à ses auditeurs un remarquable exemple de la catéchèse marxiste-léniniste qui se pratique actuellement à Moscou et qui, comme tous les enseignements de cette sorte, se passe de démonstration et se refuse à toute discussion.

Il est vrai que plus la recherche se situe dans le passé, moins – et pour cause – s'imposent ces impératifs idéologiques. Moyennant quelques mots de «captatio benevolentiae», le préhistorien ou l'archéologue soviétiques ne nous ont pas semblé soumis à d'autres règles que celles qui régissent les travaux

de leurs collègues occidentaux. A l'appui de ce que nous avançons, nous voudrions citer en exemple la conférence du professeur V.-N. Lazarev qui clôtura le Congrès, le 23 août 1970; consacrée à l'art de la Russie médiévale et aux influences allemandes et italiennes qu'il a subies entre l'An mil et la fin du XVe siècle, elle ne laissait rien à désirer du point de vue de l'érudition, ni de celui de la synthèse, et abondait en rapprochements originaux. En bref, un exposé faisant le plus grand honneur à celui qui le fit, et démontrant à ses auditeurs étrangers que la science soviétique n'est pas un vain mot.

LES HISTORIENS DE L'ÉCONOMIE À LÉNINGRAD AOÛT 1970

Par Jean-François Bergier

Une semaine avant l'énorme congrès de Moscou, les historiens de l'économie se sont réunis à Léningrad, du 10 au 14 août.

Est-ce le nombre moins élevé de participants (tout de même quelque 1500), ou est-ce le caractère plus spécialisé et parfois plus technique des thèmes mis en discussion? L'atmosphère fut en tout cas beaucoup plus détendue à Léningrad qu'elle ne devait l'être quelques jours plus tard à Moscou. L'organisation matérielle du congrès y est sans doute pour quelque chose aussi: réalisée avec enthousiasme par une groupe de jeunes collègues soviétiques en liaison étroite et amicale avec les organes de l'Association internationale d'histoire économique, soutenue par les autorités locales qui en firent, face à la capitale, une question de prestige, elle fut en tous points impeccable – depuis l'accueil à l'aéroport jusqu'aux nombreuses réjouissances – excursions, spectacles et gastronomie – qui entouraient les séances de travail. Celles-ci avaient lieu dans le monumental et somptueux Palais de Tauride, construit par Catherine II pour Potemkine, plus tard siège de la Douma. De nombreuses salles abritaient avec élégance les vastes réunions comme les discussions plus restreintes, tandis qu'un immense hall central permettait à chacun de s'aérer ou de retrouver sans peine ses collègues de quelque 30 nations. Que la délégation soviétique fût, comme à Moscou, de loin la plus nombreuse, on l'imagine facilement. La science, l'érudition comme la diversité d'intérêts de ses membres furent pour beaucoup d'Occidentaux présents une révélation. Et des contacts ont été établis qui, pour autant qu'ils puissent être poursuivis, seront très précieux: à nous parce que nous découvrons les champs immenses que parcourt l'armée innombrable et solide de nos collègues soviétiques; à ceux-ci, parce qu'ils nous sont apparus très mal informés des travaux occidentaux (il y a beaucoup de lacunes dans leurs biblio-